

Introduction

Un demi-siècle seulement a passé depuis que les langues des signes (désormais LS) ont été l'objet des premières recherches linguistiques (Trevoort 1953; Stokoe 1960). Depuis cette époque, l'intérêt à leur égard et le nombre de travaux qui leur sont consacrés n'ont fait qu'accroître de façon exponentielle. Durant les premières décennies, les analyses se fondaient essentiellement sur des données collectées en quantité relativement réduite et le traitement de celles-ci était passablement complexe et chronophage : enregistrements et stockage des bandes vidéos, transcriptions manuelles sur papier, recherche non automatisée, difficulté de diffusion et de révision par les pairs, etc. De ce point de vue, les progrès informatiques des années 1990 ont apporté une nette amélioration et depuis les années 2000, les recherches sont extrêmement florissantes (Van Herreweghe et Vermeerbergen 2012; Meurant et Sinte 2013). Les technologies digitales modernes permettent l'enregistrement, le stockage et le traitement automatique de corpus dont l'étendue ne présente pas de limite. De nombreuses équipes de recherches de par le monde ont initié (et certaines ont d'ailleurs terminé) la constitution d'un vaste corpus de la LS de leur pays ou de leur région (idem).

La langue concernée ici est la langue des signes de Belgique francophone (LSFB). Il s'agit de la langue utilisée par la communauté des Sourds de la partie francophone de Belgique. Celle-ci a été reconnue comme langue officielle par le parlement de la Communauté française en octobre 2003. La première recherche linguistique qui lui a été dédiée à l'Université de Namur¹ est très récente (Meurant 2006) et la composition d'un corpus de grande ampleur n'a commencé qu'en 2012. Aussi, les travaux traitant des spécificités de cette langue ne sont, à ce jour, pas encore très nombreux².

Notre étude prend pour objet global la façon dont le temps est exprimé en LSFB. Notre recherche repose sur trois piliers que sont 1) les descriptions proposées pour

1. Le premier ouvrage recensé en Belgique francophone est celui de Nève (1997) et traite de la "langue des signes française".

2. Les recherches actuelles de Meurant portent de manière globale sur l'étude discursive en LSFB et les recherches doctorales en cours à l'Université de Namur concernent les variations de registre et la phonologie, les marqueurs de fluence et de disfluence ainsi que les balises et les marqueurs de discours en LSFB et en langue des signes catalane (LSC).

d'autres langues des signes, 2) les analyses de Meurant conduites sur la LSF (en particulier les points relatifs à la valeur d'accompli) et le modèle glossologique qui en représente le cadre théorique général (Meurant 2008) et qui constitue également l'arrière-fond de nos propres observations et 3) les écrits de Rastier concernant la sémantique interprétative et les analyses de corpus. De façon plus ou moins explicite selon les besoins de l'analyse, ces trois piliers sont développés dans le corps du travail.

Touchant les travaux sur les LS étrangères³ (le premier pilier), l'examen se veut non pas exhaustif de toutes les langues étudiées jusqu'à présent, mais aussi vaste et varié que possible. Notre recherche concerne au premier plan la manière dont les informations d'ordre temporel sont véhiculées en LSF. Ce sont donc les ouvrages dédiés à l'expression du temps (et de l'aspect) dans diverses LS qui sont prioritairement considérés. Les langues reprises dans l'étude sont les suivantes⁴ : la langue des signes américaine (ASL), la langue des signes australienne (AUSLAN), la langue des signes anglaise (BSL), la langue des signes danoise (DSL), la langue des signes espagnole (LSE), la langue des signes israélienne (ISL), la langue des signes française (LSF), la langue des signes italienne (LIS), la langue des signes québécoise (LSQ), la langue des signes néerlandaise (NGT) et la langue des signes flamande (VGT). Il est majoritairement entendu par les chercheurs attachés à ces langues que les LS ne disposent pas de paradigme verbal pour le temps. Par contre, elles présentent un système flexionnel aspectuel extrêmement riche qui semble, dans bien des cas, suppléer la flexion temporelle. Des ressources spécifiques sont par ailleurs sollicitées pour exprimer les informations de temps. L'utilisation d'une ou plusieurs lignes du temps est largement évoquée. Chaque ligne (dont les appellations varient d'une étude à l'autre) est décrite en fonction de sa localisation dans l'espace de signation et d'après ses modalités d'emploi en discours. Parmi les autres éléments relevant du temps, les auteurs mentionnent principalement les items lexicaux de type adverbial, certains marqueurs spécifiques (comme WILL, NOT YET et FINISH), le recours à des pointés, le rôle de la main passive et celui des composantes non manuelles que sont les mouvements du corps, de la tête et l'expression faciale. Ces multiples facteurs s'articulent sous différentes combinaisons et construisent un système de référenciation temporelle riche et complexe. Ces observations représentent donc le premier pilier de notre étude sur lequel nous sommes appuyée pour décrire le comportement de la LSF quant à l'expression des valeurs de temps.

Les travaux de Meurant et le cadre théorique qui en tisse la toile de fond, à savoir le modèle glossologique constituent le second pilier de cette étude. La glossologie est l'un des quatre plans par le biais desquels Gagnepain décrit le rapport médiatisé de l'homme au monde (Jongen 1993; Gagnepain 1995; Gagnepain 1994). *La théorie de la médiation* est conçue comme une anthropologie linguistique des

3. "Étrangères" est ici à entendre comme "langues des signes autres que la LSF".

4. La variété de ces LS correspond également à la variété des langues vocales utilisées dans les pays et régions dont elles sont issues.

"raisons" de l'humain, ou autrement dit des modalités d'expressions de la raison sous quatre aspects que sont le signe (le plan du langage ou du savoir), l'outil (le plan de l'art ou du faire), la personne (le plan de la société ou de l'être) et la norme (le plan du droit ou du vouloir). Chacun de ces quatre plans ressortit à une discipline qui lui est propre. Le plan I est celui de la glossologie, de l'étude du langage qui lui-même interfère avec les trois autres plans. Au plan II de l'outil, l'ergologie tisse son rapport au langage par le biais de l'écriture. La sociologie constitue le plan III (de la personne) qui interfère avec le langage par la langue. Et le plan IV (du droit) se présente comme une axiologie où le discours est le lieu de l'interférence avec le langage. Ces trois derniers plans sont mentionnés ici en vue de dresser un aperçu du cadre de pensée général dans lequel s'inscrit cette étude⁵. Mais c'est le plan I (le modèle glossologique donc) qui nous occupe ici puisqu'il constitue le fondement des analyses de la LSF conduites par Meurant et qu'il s'agit également de l'arrière-plan de notre propre étude. Nous en explicitons succinctement quelques points ciblés qui sont essentiels à la construction de notre propos.

Dans ce modèle, héritier de la linguistique saussurienne, le langage repose sur une double capacité d'analyse : une analyse dite "généralisante" de segmentation quantitative des mots et une analyse dite "taxinomique" d'identification qualitative des sèmes. Le mot y est spécifiquement défini comme une unité grammaticale de signification en tant qu'unité formelle autonome et le sème comme une identité formelle, définie par différenciation oppositive. Ces analyses sont figurées par deux axes correspondant à deux logiques grammaticales : l'axe horizontal généralisatif et l'axe vertical taxinomique. La figuration de cette définition des rapports grammaticaux fournit au modèle le nom de bi-axial. La morphologie et la syntaxe se définissent par le type de mise en relation de ces deux axes. La projection de l'axe taxinomique sur l'axe généralisatif relève de la syntaxe. La multiplicité des unités est réanalysée en complémentarité. Les unités voient leur autonomie réduite par un réseau de contraintes réciproques et deviennent constitutives d'un syntagme. À l'inverse, la morphologie procède de la projection de l'axe généralisatif des unités sur l'axe taxinomique des identités. L'unité formelle est réanalysée en fonction de la catégorisation des valeurs (sèmes) qui la composent. Cette conception de la morphologie et de la syntaxe constitue l'un des fondements du modèle.

Toujours dans la lignée des ouvrages de Saussure, la glossologie conçoit le signe langagier comme bi-facial (signifié/signifiant). Elle définit le lien entre les deux faces (autonomes mais réciproques et nécessaires) par une double relation : 1) une relation de pertinence par laquelle la structure du signifiant est attestée dans le signifié et 2) une relation de dénotation par laquelle la structure du signifié est attestée dans le signifiant. Meurant fournit des exemples de ces rapports (Meurant 2006). La pertinence peut être illustrée en français par l'opposition phonologique entre le trait consonne sourde et consonne sonore puisqu'elle correspond à la mise en rapport d'éléments du signifié comme dent/temps, vif/vive ou encore poisson/poison (Meurant 2006a : 121). Quant à la dénotation, elle est illustrée par exemple par

5. Pour un développement de la théorie de la médiation, voir entre autres Jongen 1993, Gagnepain 1990, Gagnepain 1994.

l'opposition des sèmes masculin/féminin qui se marque dans le signifiant par l'opposition vif/vive, son/sa, gris/grise, voisin/voisine, etc. (*ibidem* : 122). C'est en se basant sur la définition de ces quelques notions (mot, syntaxe, morphologie, dénotation) fournie par le modèle glossologique que nos analyses peuvent suivre leur cours.

S'inscrivant dans la lignée du modèle médiationniste, Meurant propose une description de certains éléments de morphologie et de syntaxe de la LSF. Elle s'attarde entre autres sur ce qu'elle nomme la valeur d'accompli. Elle la décrit comme un élément partiel de l'unité verbale et donc par définition exclu de toute unité nominale. Tous les verbes de LSF admettent l'alternance entre la présence et l'absence de cette valeur (Meurant 2008 : 136). D'après l'auteure, l'accompli se dénote avec une grande stabilité, à savoir par un mouvement de la (ou des) main(s) qui s'effectue devant le corps du signeur, main ouverte, paume orientée vers l'intérieur⁶ (*ibidem*). En tant que définitoire de l'unité de type verbal, la valeur d'accompli est également l'élément par lequel s'opère l'opération de dérivation de l'unité nominale en unité verbale (Meurant 2008 : 140). Dans nos propres analyses, nous rencontrons cette même valeur d'accompli et la traitons dans le cadre de l'étude des signes glosés par FINI. À cette occasion, nous montrons que l'accompli se dénote également sous une troisième variante à savoir un mouvement de la main dominante identique à celui décrit par Meurant mais qui se termine sur la main dominée dont la paume est orientée vers le haut⁷. C'est également la description de l'accompli comme partiel de l'unité verbale qui nous permet de mettre au jour la distinction entre cette valeur et les variantes de l'unité lexicale FINI rencontrées dans notre corpus. C'est donc à la fois pour le cadre théorique qui la sous-tend et pour la description de la valeur d'accompli que la recherche de Meurant constitue le second pilier de la nôtre.

Enfin, le troisième pilier se trouve dans les ouvrages de Rastier relatifs au traitement de corpus et à la sémantique interprétative. La méthodologie que prône Rastier pour l'analyse des données de corpus repose sur la prise en considération d'éléments de signification à la fois de petite échelle (aussi réduits que le sont par exemple les signes de ponctuation en français) et ceux d'échelle aussi large que le texte ou le corpus lui-même. Le corpus est organisé en différents "paliers", du plus local (le ponctème, le morphème, le mot) au plus global (le texte, le corpus). Cette approche conduit Rastier à décrire une unité d'analyse intermédiaire (un palier donc) qu'il nomme "passage". La détermination de celui-ci ne se fait pas sur la base d'un empan donné a priori mais s'opère en fonction du type d'analyse conduite par celui qui procède au découpage des données. Ainsi, un passage peut correspondre à un seul signe (mot au sens général et non au sens donné par la glossologie), à une phrase ou au texte complet (Rastier 2011 : 62). La pertinence d'une telle notion réside dans le fait que l'interprétation sémantique des textes se fonde dès lors sur la mise en corrélation d'indices de portées variables (locaux ou globaux) et sur des allers-retours entre ces différents paliers. Si les travaux de Rastier

6. Voir les illustrations de FINI1 et FINI2, page 113.

7. Voir l'illustration de FINI3, page 114.

concernent exclusivement les langues vocales (LV) et les corpus écrits, sa méthodologie n'en est pas pour autant inadaptée au traitement des langues signées, bien au contraire. Les outils qu'il déploie sont autant de balises qui jalonnent nos analyses de la LSF. Aussi, l'examen des signes particuliers qui font l'objet de notre recherche est réalisé sur la base de cette notion de passage. Chaque occurrence est considérée dans son rapport avec les signes avoisinants d'une part et en s'appuyant sur l'interprétation générale du passage qui la contient d'autre part. En procédant de la sorte, nous mettons l'appareil théorique de Rastier à l'épreuve d'une langue à modalité visuo-gestuelle (la LSF) et dans le même temps, nous introduisons dans l'étude de celle-ci un point de vue neuf qui vise à corrélérer l'analyse strictement morpho-syntaxique à celle de la sémantique interprétative.

L'arrière-plan théorique de notre recherche est posé. Il s'agit de l'articulation économique de plusieurs cadres de pensée non contradictoires et complémentaires dont certains sont spécifiques aux langues signées (les ouvrages sur les LS étrangères et ceux de Meurant sur la LSF) et d'autres non (Rastier et le modèle glossologique). Sur la base de ces différents modèles, l'objectif de notre recherche est double : 1) comprendre et décrire la manière dont les références de temps sont organisées en LSF et 2) mener les analyses dans un corpus étendu afin d'articuler les observations qualitatives et quantitatives de façon pertinente. Il s'agit de mettre les analyses menées sur l'expression du temps dans la perspective d'une comparaison entre différentes catégories de données. Toutefois, au fil du travail, des questionnements secondaires sont venus croiser ces deux objectifs principaux.

Lors de la composition du corpus, l'un des enjeux a été de collecter des données contenant un maximum de structures temporelles. Initialement, l'intention n'était pas de recueillir des données de diverses natures. La partition en trois types (conversation, description, narration) s'est imposée d'elle-même lorsque les enregistrements ont été terminés. Une fois le corpus clos, il est apparu de façon évidente que les différentes tâches soumises aux informateurs n'engendraient pas de réponses homogènes. C'est donc au regard de la globalité des données que celles-ci ont été triées en trois catégories selon les tâches accomplies : les tâches de description de différentes images, les narrations de dessins animés et les conversations lors d'entretiens semi-dirigés. Le tout forme un corpus de 21 heures 2 minutes de vidéos réparties comme suit : 16 heures 37 minutes de conversations, 3 heures 15 minutes de descriptions et 1 heure 10 minutes de narrations. Ces enregistrements sont le fruit de plusieurs protocoles de collecte auxquels ont participé 18 informateurs.

Au-delà de sa composition, le traitement du corpus représente également un enjeu majeur. Dans le temps imparti à la recherche, il n'a pas été possible de transcrire et d'annoter la totalité des données. Une sélection s'est opérée de façon à rendre compte prioritairement des éléments impliqués de près ou de loin dans l'expression du temps. Aussi, seuls les passages contenant ce type d'éléments ont été retenus. Cela représente un total de 20.860 annotations reprenant à la fois les gloses et la notation des autres éléments participant au véhicule des informations temporelles.

Le travail de notation des gloses⁸ a constitué en soi une étape essentielle. Dans de nombreux cas, la difficulté a été de déterminer la glose la plus adaptée au signe de la langue source entre autres en raison de la proximité sémantique de plusieurs signes pour lesquels une même glose pouvait être utilisée (Johnston 2010). Aussi, le choix d'une glose identique à laquelle s'adjoint un chiffre a souvent été préféré. C'est ce qui s'est produit pour le signe FINI qui fait l'objet du chapitre principal de cette étude. Cinq signes distincts pouvaient, selon nous, recevoir cette glose. Afin de les distinguer, ils ont été rebaptisés FINI1, FINI2, FINI3, FINI4 et FINI5. Ensuite, ils ont été analysés en fonction de critères morpho-syntaxiques mais aussi selon des critères sémantiques au regard de l'interprétation générale des passages qui les contiennent.

Au cours de l'examen de ces passages, il est rapidement apparu que la notion de temps ne pouvait être traitée indépendamment de la notion d'aspect. En effet, tant dans les travaux traitant des LV que dans ceux traitant des LS, les deux concepts sont très souvent considérés ensemble. Le départ entre ce qui relève de l'un ou de l'autre et leur définition respective sont des questions délicates et très largement nourries par la communauté des linguistes, quelle que soit la langue sur laquelle ils travaillent. Notre ambition n'est pas de proposer une nouvelle approche de ces questions. Par contre, l'objectif poursuivi consiste en un traitement des valeurs de temps en LSFb aussi nuancé et complet que possible. Ce qui implique la prise en considération de certaines composantes aspectuelles qui peu ou prou sont liées aux composantes qui inscrivent le temps dans la langue.

Le cœur de notre travail se trouve dans l'analyse de certains signes qui jouent un rôle significatif dans le marquage temporel. Il s'agit des signes FINI, ALLER2-AUX, FUTUR, AVANT et APRÈS. La façon dont ils sont étudiés et décrits rend compte de la procédure de recherche à l'œuvre. Chaque occurrence est examinée selon ses caractéristiques phonologiques, en fonction de ses propriétés morpho-syntaxiques et au regard de l'interprétation sémantique qu'elle reçoit au sein du passage auquel elle appartient. Ainsi, selon les principes de Rastier, l'analyse procède par la mise en complémentarité des indices locaux (du signe seul) et des éléments plus globaux (les signes avoisinants d'une part et l'ensemble du passage d'autre part). Ce sont les allers et retours entre ces multiples paliers qui permettent à l'analyse d'aboutir à l'identification des valeurs sémiologiques recouvertes par ces signes.

Comme nous l'avons dit précédemment, des questions complémentaires ont été mises au jour au fil des analyses. À titre d'exemple, il est apparu que le regard porté sur les mains lors de l'installation des balises temporelles joue un rôle de soutien dans l'ancrage de ces références. Toutefois, le comportement du regard lors de l'inscription de ce type de références en dehors de l'utilisation des balises n'a pas été examiné. Une telle étude serait éclairante quant au rôle général joué par le regard dans l'ensemble du système temporel. Les diverses pistes ouvertes durant

8. La glose est ici entendue comme une étiquette constituée par un mot français associé à un signe de LSFb de façon à pouvoir identifier celui-ci et le rechercher de façon systématique dans le programme de traitement des données. Cette procédure est utilisée en raison de l'absence d'un système d'écriture usuel adapté aux LS.

les analyses seront reprises en cours de chapitres. Elles concernent essentiellement le rôle du regard mais aussi celui des labialisations et d'autres composantes non manuelles. Certains éléments les concernant sont ponctuellement étudiés mais leur examen systématique n'a pas trouvé sa place dans notre étude.

À l'issue de l'examen de ces quelques signes (FINI, ALLER2-AUX, FUTUR, AVANT et APRÈS) qui se veut prioritairement qualitatif, des résultats quantitatifs sont apportés. Le nombre d'attestations de ces signes dans le corpus est observé de façon contrastive dans les trois types de données : descriptives, narratives et conversationnelles. La présence de chaque signe est envisagée de façon proportionnelle dans ces données. Ainsi, la fréquence de tel ou tel signe est plus ou moins élevée selon le type de tâche soumise aux informateurs. La fréquence générale de l'ensemble de ces signes est également l'objet d'un regard comparatif afin d'observer d'éventuelles divergences quant au marquage général du temps dans les trois catégories de données. Cette partie du travail se veut une prise de recul par rapport aux analyses précédentes en vue de l'alliage des indices qualitatifs et quantitatifs.

Les apports⁹ de cette recherche résident donc 1) dans l'examen de l'expression des valeurs de temps en LSF (non encore étudié jusqu'ici), 2) dans le traitement d'un corpus composé de trois types de données au sein desquels la présence des marques temporelles est envisagée de façon contrastive et 3) sur le plan méthodologique, dans la mise en complémentarité des indices locaux et globaux, des caractéristiques morpho-syntaxiques et interprétatives, ainsi que des résultats qualitatifs et quantitatifs. Cette recherche constitue la première étude discursive consacrée à la LSF.

Afin de rendre compte des multiples enjeux et objectifs poursuivis par notre recherche, celle-ci est organisée comme suit : une première partie est consacrée à l'exposé détaillé des éléments décrits comme participant à l'expression du temps dans diverses langues signées (chapitre 1) et à la présentation du corpus ainsi que des outils théoriques et méthodologiques qui en permettent l'examen (chapitre 2). La seconde partie se compose des analyses spécifiques de la LSF. Les premiers constats concernant les modalités d'expression des valeurs de temps sont exposés au chapitre 3. Il est question des lignes du temps, des items lexicaux et autres marqueurs spécifiques. Ce chapitre est également le lieu d'un approfondissement de trois questions distinctes relatives (i) aux repères sur la ligne du temps dite ligne 1, (ii) aux balises temporelles et (iii) au temps "non marqué".

Le chapitre 4 est intégralement dédié aux variantes du signe glosé par FINI. Sous cette glose, cinq variantes phonologiques sont identifiées (FINI1, FINI2, FINI3, FINI4 et FINI5) et les valeurs sémiologiques qu'elles dénotent sont étudiées l'une après l'autre (l'accompli, l'unité lexicale FINI, les adverbes DÉJÀ et PAS ENCORE, l'expression figée OUF-FINI et l'adverbe restrictif FINI-RESTR). Nous y démontrons

9. Ces apports sont ponctuellement mis en évidence par l'utilisation de l'italique. C'est également le cas pour les éléments centraux du développement argumentatif au fil du texte.

que ces valeurs et ces variantes ne présentent pas de correspondance univoque. Ce chapitre fait apparaître la mise en œuvre des outils théoriques et méthodologiques décrits précédemment.

Fort de cet exposé, le chapitre 5 propose l'examen des signes ALLER2-AUX, FUTUR, AVANT, APRÈS et VOIR selon la même procédure. Enfin, le chapitre 6 apporte un éclairage global sur le corpus. Les trois types de données qui le composent sont relus à la lumière d'indices quantitatifs qui mettent au jour la différence entre les données descriptives, narratives et conversationnelles. En effet, le nombre et la fréquence des éléments temporels dans ces données font apparaître une fracture très nette entre les conversations et les descriptions d'une part et les narrations d'autre part. Chaque signe étudié dans les chapitres 4 et 5 est également examiné de façon quantitative dans ce chapitre 6. La conclusion générale de l'ouvrage vise à remettre l'ensemble du travail dans la perspective globale de la recherche.

Un dvd sur lequel se trouvent tous les exemples développés dans le texte ainsi que les séquences vidéos soumises aux informateurs lors des enregistrements accompagne ce livre.